



Francis Ponge en 1954.



Philippe Sollers en 1986.

LE CHOIX DE L'OBS

Ponge & Sollers en recommandé

CORRESPONDANCE 1957-1982, PAR FRANCIS PONGE ET PHILIPPE SOLLERS, ÉDITION ÉTABLIE PAR DIDIER ALEXANDRE ET PAULINE FLEPP, GALLIMARD, 514 P., 32 EUROS.

★★★★ En ce temps-là, Francis Ponge, le protestant provençal, et Philippe Sollers, le catholique de l'île de Ré, râlaient beaucoup contre la maison Gallimard, où le premier avait publié « le Parti pris des choses » et où le second, alors édité par Le Seuil, allait faire paraître, à partir de 1983, ses livres, sa collection et sa revue « l'Infini ». Ils trouvaient l'institution trop sage et la « NRF », cette « *vieille carne* » conduite par Jean Paulhan, trop académique. N'empêche, c'est chez Gallimard que sort, aujourd'hui, la *Correspondance*, à la fois émouvante et excitante, entre ces deux écrivains, qui s'aiment, s'admirent, se chamaillent et s'estiment tous les deux persécutés (nous sommes, se répètent-ils, des « *hommes à abattre* »). Trente-sept ans séparent l'aîné, mort en 1988, de son cadet, disparu le 5 mai dernier. Lorsqu'ils se rencontrent, en 1957, Sollers signe ses premiers textes, « le Défi », suivi d'« Une curieuse solitude », et Ponge est enthousiaste : « *Vous êtes le seul auteur, lui écrira-t-il bientôt, que je puisse lire, sans avoir l'impression que je perds mon temps ; avec le sentiment, au contraire, que je gagne quelque chose à chaque pas, au moins autant que lorsque j'écris moi-même.* » « *Je pense à vous, lui répond Sollers, comme au seul ami que j'ai, au point où l'amitié se fait parenté.* » Ponge le matérialiste, que le jeune auteur du « Parc » tient pour un modèle littéraire (« *grâce à vous, on y voit mieux* ») et auquel il consacre un volume de la collection « Poètes d'aujourd'hui », fait cause commune avec « Tel Quel » et

parraine, de toute son autorité, la revue d'avant-garde qui nargue la « NRF ». Ils n'ont pas le même âge, mais ils ont tous deux la même volonté d'en découdre. Et de mettre le feu aux poudres. Seule la politique les oppose : Mai-68 sera le point de rupture entre le poète gaulliste et le romancier maoïste. Avant d'être irréconciliables, ils furent inséparables. Et André Malraux le savait bien, que Ponge pria en 1962 d'intervenir afin que Sollers échappe au service militaire, et à qui, deux ans plus tard, Sollers demanda de l'aide pour permettre à Ponge, « *un des plus grands écrivains vivants* », de sortir de la presque misère où il vivait.

Cette correspondance de vingt-cinq ans, qu'on lit comme un roman-feuilleton, est aussi une formidable traversée de la vie littéraire d'alors. Les revues tiennent encore le haut du pavé parisien, et souvent s'affrontent (Jean-Pierre Faye lance « Change » contre « Tel Quel ») ; le Nouveau Roman est au zénith (et Robbe-Grillet, la bête noire de Ponge, qui l'accuse d'être un copieur en chosisme) ; Gallimard et Le Seuil se disputent les écrivains ; Roland Barthes et Raymond Picard en viennent aux mains à propos de Racine ; Sollers, qui se prétend « *terroriste* », traite Dominique de Roux de « *fasciste* » ; René Char est malmené par les deux épistoliers tandis que les étudiants étrangers se pressent à l'Alliance française pour écouter Ponge leur parler de Ronsard et de Malherbe. C'était le bon temps. Le cachet de la poste en fait foi.

JÉRÔME GARCIN